

son voyage pour un seul coup d'œil, etc.

L'Empereur les a fait approcher ; il serait difficile de rendre leur satisfaction et leur joie : ils n'avaient pas osé autant prétendre ni espérer. L'Empereur leur a fait, suivant son usage, de nombreuses questions sur la Chine, son commerce, ses habitans ; leurs rapports, leurs mœurs, les missionnaires, etc. Il les a gardés plus d'une demi-heure avant de les congédier. A leur départ, nous lui peignions l'enthousiasme dont ces officiers nous avaient rendus les témoins, nous lui racontions tout ce qu'ils avaient laissé échapper à son sujet. « Je le crois bien, dit-il ; vous ne vous apercevez pas qu'il sont des nôtres. Tout ce que vous avez vu là est du tiers état d'Angleterre, les ennemis naturels, sans qu'ils s'en rendent peut être compte à eux-mêmes, de leur vieille et insolente aristocratie. »

Au dîner l'Empereur a peu mangé, il n'était pas bien : après le café il a essayé une partie d'échecs ; mais il était trop assoupi, et s'est retiré presque aussitôt.

*Jeudi 7.*

Mystification.

L'Empereur est monté de fort bonne heure à cheval ; il m'a dit de nouveau d'appeler mon fils pour l'accompagner. L'Empereur, la veille, en le voyant à cheval, m'avait demandé si je ne lui faisais pas apprendre à panser son cheval, que rien n'était plus utile dans la vie, qu'il l'avait particulièrement ordonné dans l'école militaire de Saint-Germain. J'étais fâché qu'une pareille idée m'eût échappé, je la saisis avec ardeur, et mon fils encore davantage. Il montait dans ce moment un cheval auquel personne n'avait touché que lui. L'Empereur, à qui je le dis, en parut satisfait, et daigna lui faire subir une espèce de petit examen. Notre course a duré près de deux heures et demie, errant constamment autour de Longwood.

Au retour, l'Empereur a déjeuné dans le jardin, et nous a tous retenus.

Un instant avant le dîner, je me suis rendu, comme de coutume, au salon ; l'Empereur y jouait une partie d'échecs avec le Grand-Maréchal. Le valet de chambre de service à la porte du salon



est venu me porter une lettre ; il y avait dessus : *très-pressé*. Par respect pour l'Empereur, je me cachais pour essayer de la lire ; elle était en anglais ; on y disait que j'avais fait un très-bel ouvrage ; qu'il n'était pourtant pas exempt de fautes ; que si je voulais les corriger dans une nouvelle édition, nul doute que l'ouvrage n'en valût beaucoup mieux ; et sur ce, l'on priait Dieu qu'il m'eût en sa digne et sainte garde. Une pareille lettre excitait ma surprise, un peu ma colère ; le rouge m'en était monté au visage ; c'était au point que je ne m'étais pas donné le temps d'en considérer l'écriture. En la reparcourant, j'ai reconnu la main, malgré la beauté inusuelle de l'écriture, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire beaucoup à part. Mais l'Empereur, qui me voyait par côté, m'a demandé de qui était la lettre qu'on m'avait remise. J'ai répondu que c'était un écrit qui m'avait imprimé un premier sentiment bien différent de celui qu'il me laisserait. Je le disais si naturellement, la mystification avait été si complète, qu'il se mit à rire aux larmes. La lettre était de lui ; l'écolier avait voulu se moquer de son maître, et s'essayer

à ses dépens. Je garde soigneusement cette lettre ; la gaîté, le style et la circonstance, me la rendent plus précieuse qu'aucun diplôme qu'eût pu me donner l'Empereur au temps de sa puissance.

*Vendredi 8.*

L'Empereur en état d'employer son anglais. — Sur la médecine. — Corvisart. — Définition. — Sur la peste. — Médecine de Babilone.

L'Empereur n'avait pas dormi de la nuit : dans son insomnie il s'était amusé à m'écrire une nouvelle lettre en anglais ; il me l'a envoyée cachetée ; j'en ai corrigé les fautes, et lui ai répondu, en anglais aussi, par le retour du courrier ; il m'a fort bien compris ; ce qui l'a convaincu de ses progrès, et lui a prouvé qu'il pourrait désormais, à toute rigueur, correspondre dans sa nouvelle langue.

Depuis près de quinze jours, le général Gourgaud était malade ; son incommodité avait tourné en dysenterie très-maligne qui donnait des inquiétudes. L'amiral venait de lui envoyer le médecin du Northumberland (le docteur Warden). L'Empereur le fit retenir à dîner. Durant tout le repas, et long-



temps après, la conversation fut exclusive sur la médecine, tantôt gaie, tantôt sérieuse et profonde. L'Empereur était en bonne humeur, un mot n'attendait pas l'autre; il accablait le docteur de questions, d'argumens spirituels et subtils qui l'embarrassaient fort; celui-ci n'y voyait que du feu; si bien qu'après le dîner, il me prit à part pour me demander comment il se faisait que l'Empereur fût si fort sur ces matières; il ne doutait pas qu'elles ne fussent l'objet de ses conversations familières.

« Pas plus que toute autre chose, lui disais-je avec vérité; mais c'est qu'il est peu de sujets qui soient étrangers à l'Empereur, et qu'il les traite tous d'une manière neuve et piquante. »

L'Empereur ne croit point à la médecine, ni à ses remèdes, dont il ne fait aucun usage. « Docteur, disait-il, notre corps est une machine à vivre, il est organisé pour cela, c'est sa nature; laissez-y la vie à son aise, qu'elle s'y défende elle-même, elle fera plus que si vous la paralysez en l'encombrant de remèdes. Notre corps est comme une montre parfaite qui doit aller un certain temps; l'horloger n'a pas la

» faculté de l'ouvrir, il ne peut la manier qu'à tâtons et les yeux bandés. Pour un qui, à force de la tourmenter à l'aide d'instrumens bicornus, vient à bout de lui faire du bien, combien d'ignorans la détruisent, etc.... »

L'Empereur ne reconnaissait donc d'utilité à la médecine, que dans certains cas assez rares, dans des maladies connues, consacrées par le temps et l'expérience; et il comparait alors l'art du médecin à celui de l'ingénieur dans les sièges réguliers, où les maximes de Vauban, les règles de l'expérience, ont soumis tous les hasards à des lois connues. Aussi, d'après ces principes, l'Empereur avait-il conçu l'idée d'une loi qui n'eût permis à la masse des médecins en France, que l'usage des remèdes innocens, et qui leur eût interdit celui des remèdes *héroïques*, c'est-à-dire, qui peuvent donner la mort, à moins qu'ils ne fissent trois ou quatre mille francs au moins de leur état; ce qui supposait déjà, disait-il, de l'éducation, des connaissances et un certain crédit public. « Cette mesure, disait-il, était certainement juste et bienfaisante; toutefois elle était encore, dans les



» circonstances où je me trouvais, hors  
 » de saison ; les lumières n'étaient pas  
 » encore assez généralement répandues :  
 » nul doute que la masse du peuple n'eût  
 » vu qu'un acte de tyrannie dans la loi  
 » qui pourtant le dérobaît à ses bour-  
 » reaux. »

L'Empereur avait, disait-il, souvent  
 entrepris, sur la médecine, le célèbre  
 Corvisart, son premier médecin. Celui-  
 ci, à part l'honneur de son corps et de  
 ses collègues, lui confessait avoir à peu  
 près les mêmes opinions, et les mettait  
 même en pratique. Il était très-ennemi  
 des remèdes, les employait fort peu.  
 L'Impératrice Marie-Louise, souffrant  
 beaucoup dans sa grossesse, et le tour-  
 mentant pour être soulagée, il lui don-  
 nait malicieusement des pilules de mie  
 de pain, qui ne laissaient pas que de lui  
 faire beaucoup de bien, assurait-elle.

L'Empereur disait qu'il avait amené  
 Corvisart à avouer que la médecine était  
 une ressource privilégiée ; qu'elle pou-  
 vait faire du bien aux riches, mais qu'elle  
 était le fléau des pauvres. « Mais ne  
 » croyez-vous pas, disait l'Empereur,  
 » que, vu l'incertitude de la médecine  
 » en elle-même et l'ignorance des mains

» qui l'emploient, ses résultats, pris en  
 » masse, sont plus funestes aux peuples  
 » qu'utiles? » Corvisart en convenait fran-  
 chement. « Mais vous-même n'avez-vous  
 » jamais tué personne? disait l'Empereur ;  
 » c'est-à-dire, n'est-il pas des malades  
 » qui sont morts évidemment de vos  
 » remèdes? — Sans doute, répondait  
 » Corvisart ; mais je ne dois pas l'avoir  
 » plus sur la conscience que Votre Ma-  
 » jesté, qui aurait fait périr des cavaliers,  
 » non parce qu'elle aurait ordonné une  
 » mauvaise manœuvre ; mais parce qu'il  
 » s'est trouvé sur leur route un fossé, un  
 » précipice qu'elle n'avait pu voir, etc... »

De là l'Empereur est passé à des problêmes et des définitions qu'il proposait  
 au docteur. « Qu'est-ce que la vie, lui  
 » disait-il? Quand et comment la rece-  
 » vons-nous? Tout cela est-il autre chose  
 » que mystère? »

Puis il définissait la folie innocente,  
 une lacune ou divagation de jugement  
 entre des idées justes et leur applica-  
 tion : un fou mange des raisins dans une  
 vigne qui n'est pas la sienne, et répond  
 aux reproches du propriétaire : « Nous  
 » sommes deux ici, le soleil nous voit ;  
 » donc j'ai le droit de manger des rai-



» sins. » Le fou terrible était celui chez qui cette lacune ou divagation de jugement s'exerçait entre des idées et des actes : c'était celui qui coupait la tête d'un homme endormi, et se cachait derrière une haie pour jouir de l'embarras du corps mort, lorsqu'il viendrait à se réveiller.

L'Empereur demandait encore au docteur quelle était la différence entre le sommeil et la mort, et il y répondait lui-même en disant que le sommeil était la suspension momentanée des facultés sur lesquelles notre volonté exerce son pouvoir ; et la mort, la suspension durable, non seulement de ces mêmes facultés, mais encore de celles sur lesquelles notre volonté est sans pouvoir.

De là, la conversation est tombée sur la peste. L'Empereur soutenait qu'elle se prenait par l'aspiration aussi bien que par le contact ; il disait que son plus grand danger et sa plus grande propagation étaient dans la crainte ; son siège principal, dans l'imagination : en Egypte, tous ceux dont l'imagination était frappée, périssaient. La défense la plus sûre, le remède le plus efficace, étaient le courage moral. Lui, Napoléon, avait

impunément touché, disait-il, des pestiférés à Jaffa, et sauvé beaucoup de monde en trompant les soldats pendant plus de deux mois sur la nature du mal : ce n'était pas la peste, leur avait-on dit, mais une fièvre à bubons. De plus, il avait observé que le meilleur moyen d'en préserver l'armée, avait été de la mettre en marche, et de lui donner beaucoup de mouvement : la distraction et la fatigue s'étaient trouvées les plus sûres garanties, etc. \*

L'Empereur disait encore au docteur : « Si Hippocrate entraît tout à coup dans votre hôpital, ne serait-il pas bien

---

\* On trouve dans les Mémoires de M. Larrey, comme phénomène, ou du moins comme chose très-remarquable, que la force des circonstances, dans la retraite de Saint-Jean-d'Acre, ayant fait réduire la nourriture des malades à quelques simples galettes de biscuit, et leur pansement à de l'eau saumâtre ; ces malades ont traversé soixante lieues de désert sans accidents, et avec de tels avantages, que la plupart se sont trouvés guéris lorsqu'ils ont revu l'Egypte. Il attribue cette espèce de prodige à l'exercice direct ou indirect, aux chaleurs sèches du désert, et surtout à la joie de retrouver un pays qui était devenu pour les soldats une espèce de nouvelle patrie.



» étonné? adopterait-il vos maximes et vos mesures? ne vous réproverait-il pas? Vous-même, entendriez-vous son langage? vous comprendriez-vous l'un et l'autre? » Et il terminait enfin par vanter gaiement la médecine de Babylone, où l'on exposait les malades à la porte, et où les parens, assis auprès d'eux, arrêtaient les passans pour leur demander s'ils avaient jamais eu pareille chose, et ce qui les avait guéris. On avait du moins la certitude, disait-il, d'éviter ceux que les remèdes avaient tués.

*Samedi 9.*

J'étais à déjeuner avec l'Empereur, après la leçon d'anglais, lorsqu'on m'a apporté une lettre de ma femme, qui m'a rempli de joie et de reconnaissance. Elle me mandait que la crainte ni la fatigue, ni la distance, ne sauraient l'empêcher de venir me rejoindre, qu'elle n'aurait de bonheur qu'auprès de moi, qu'elle n'attendait que la saison. Dévouement admirable! bien supérieur à tout le nôtre ici, en ce qu'il s'exécute aujourd'hui de sa part, en toute connaissance de cause. Je ne pense pas qu'on puisse avoir la barbarie à Londres de le lui re-

fuser : que sollicite-t-elle? des grâces, une faveur? Non, elle demande de partager un exil, d'aller, sur un roc abandonné, remplir un devoir, et témoigner sa tendresse \*. Cette lettre était venue par la frégate l'Owen - Glendower, qui arrivait du Cap, et qui nous a apporté en même temps les journaux d'Europe jusqu'au quatre décembre.

*Dimanche 10 au Mardi 12.*

Procès de Ney. — Voiture perdue à Waterloo. — Entrevue de Dresde. — Sur l'humeur des femmes. — Princesse Pauline. — Beau mouvement de l'Empereur.

Le temps était tourné à ces mauvaises

\* Que j'étais loin de juger du cœur et de l'âme de ceux qui nous retenaient! M<sup>me</sup> de Las Cases s'est vue constamment repoussée, soit par divers prétextes ou même par le silence. Enfin, et comme pour se débarrasser de son importunité, lord Bathurst lui a fait écrire au commencement de 1817, qu'on pourra lui permettre de se rendre au Cap de Bonne-Espérance (500 lieues plus loin que Sainte-Hélène), d'où, « si le gouverneur de Sainte-Hélène (sir Hudson Lowe), n'y trouve aucune objection, » elle pourra se rendre auprès de son époux.

J'abandonne, sans commentaire, cette espèce de mauvaise plaisanterie à quiconque se sent un cœur d'homme.



pluies battantes qui nous permettaient à peine le jardin; heureusement nous avions des journaux pour nous occuper. Pour cette fois, j'eus la satisfaction de voir l'Empereur les parcourir sans le secours de personne.

Dans ces papiers se trouvaient beaucoup de détails sur le procès du maréchal Ney, qui se traitait en cet instant. A ce sujet, l'Empereur disait que l'horizon était bien sombre; que ce malheureux maréchal était certainement en grand péril; que néanmoins il ne fallait pas désespérer encore. « Le Roi se croit » sans doute bien sûr de ses pairs, dit-il; ceux-ci sont sûrement bien montés, bien résolus, bien acharnés; eh bien, le plus léger incident, un vent nouveau, que sais-je; et alors, en dépit de tous les efforts du Roi, et de ce qu'ils croient être l'intérêt de leur cause, il peut prendre tout à coup fantaisie à la Chambre des Pairs de ne pas condamner, et Ney se trouver sauvé. »

Cela a conduit l'Empereur à s'étendre sur notre esprit léger, fugitif, changeant. « Tous les Français, a-t-il dit, sont frondeurs, turbulens; mais non conspirateurs, encore moins conjurés. Leur

» légèreté est tellement de nature, leurs » variations si subites, qu'on ne pourrait » dire qu'elles les déshonorent: ce sont » de vraies girouettes au gré des vents; » mais ce vice, chez eux, est sans calcul; » et voilà leur meilleure excuse. Du reste, » il est bien entendu que nous ne parlons » ici que de la masse, de celle qui compose l'opinion; car des exemples individuels, au contraire, ont fourmillé dans nos derniers temps, qui couvrent certaines classes d'une abjection dégoûtante. »

C'était cette connaissance du caractère national, continuait l'Empereur, qui l'avait toujours empêché d'avoir fait usage de la *Haute-Cour*. Elle était dans notre constitution, le Conseil d'Etat en avait même arrêté l'organisation; mais l'Empereur avait senti tout le danger de l'éclat et de l'agitation que répandent toujours de pareils spectacles. « Une telle » procédure, disait-il, était un véritable » appel au public, et devenait toujours » un grand échec à l'autorité, si l'accusé l'emportait. Un ministère, en Angleterre, pouvait bien supporter sans inconvénient les effets de cet appel perdu; mais un souverain, tel que je



» l'étais, et dans les circonstances où je  
 » me trouvais, ne l'aurait pas pu sans le  
 » plus grand danger pour la chose pu-  
 » blique; aussi préférerais-je m'en tenir  
 » constamment aux tribunaux ordinaires.  
 » La malveillance trouva souvent à y re-  
 » dire, et pourtant, de tous ceux qu'il  
 » lui plut d'appeler alors des victimes,  
 » quel est celui, je vous prie, qui ait  
 » survécu populaire à nos dernières  
 » épreuves? Elles ont pris soin de me  
 » justifier; tous demeurent flétris dans  
 » l'opinion nationale. »

L'Empereur avait réservé, pour lire avec moi, un article du journal, relatif à la voiture qu'il a perdue à Waterloo; la grande quantité d'expressions techniques le lui avait rendu trop difficile. Le journaliste donnait un détail très-circostancié de cette voiture, et faisait un inventaire très-minutieux de tout ce qui s'y trouvait; il y joignait parfois les réflexions les plus triviales; en mentionnant une petite boîte de liqueur, il observait que l'Empereur ne s'oubliait pas et ne se laissait manquer de rien; en citant certains objets recherchés de son nécessaire, il ajoutait qu'on pouvait voir qu'il faisait sa toilette *comme il faut*

(l'expression était en français). Ce dernier mot a produit dans l'Empereur une sensation que n'eût pas excité sans doute un sujet plus important. « Mais, me dit-il avec une espèce de dégoût mêlé de douleur, ce peuple d'Angleterre me croit donc un animal sauvage; l'a-t-on amené véritablement jusque-là? ou son prince de Galles, espèce de bœuf Apis, m'assure-t-on, ne fait-il pas sa toilette comme chacun de ceux qui, parmi nous, ont quelque éducation?... »

Il est certain que j'aurais été fort embarrassé de lui expliquer ce qu'avait voulu dire le journaliste. Au surplus, il est connu que l'Empereur est la personne du monde qui mettait le moins de prix à ses aises, et s'en occupait le moins; mais aussi, et il se plaît à le confesser, il n'en fut jamais pour qui le dévouement et les soins des serviteurs en réunirent davantage. Comme il mangeait à des heures très-irrégulières, on avait trouvé le secret, dans ses courses et ses voyages, d'avoir son dîner fort ressemblant à celui des Tuileries et toujours prêt. Il n'avait qu'à parler, et il se trouvait servi: c'était magique, disait-il lui-même. Durant quinze ans, il



a bu constamment un même vin de Bourgogne (Chambertin), qu'il aimait et qu'on croyait lui être salutaire; ce vin se retrouvait pour lui dans toute l'Allemagne, au fond de l'Espagne, partout, jusqu'à Moscow, etc., etc.; et il est vrai de dire que les arts, le luxe, le raffinement de l'élégance et du bon goût semblaient se disputer, et comme à son insu, autour de lui, pour lui ménager quelques jouissances. Le journaliste anglais décrivait donc une infinité d'objets qui étaient dans la voiture, sans doute, mais dont l'Empereur n'avait pas la moindre connaissance, bien qu'il ne s'en étonnait nullement, disait-il.

Le mauvais temps, qui continuait de commander notre réclusion, n'a pas influé sur l'humeur de l'Empereur, qui, précisément ces jours-ci, a montré plus d'abandon, a été plus causeur que de coutume. Il a parlé longuement et dans les plus grands détails de la fameuse entrevue de Dresde. Voici ce que j'en extrais :

Cette entrevue a été l'époque de la plus haute puissance de Napoléon; il y a paru *le Roi des Rois*; il en était à être obligé de témoigner qu'il fallait qu'on

s'occupât de l'Empereur d'Autriche, son beau-père. Ce souverain, non plus que le roi de Prusse, n'avaient pas de Maison à leur suite; Alexandre n'en avait pas eu davantage à Tilsit ou à Erfurt. Là, comme à Dresde, on mangeait chez Napoléon. Ces Cours, disait l'Empereur, étaient mesquines et bourgeoises: c'était lui qui en fixait l'étiquette et y donnait le ton; il faisait passer François devant lui, et celui-ci en était dans le ravissement. Le luxe de Napoléon et sa magnificence durent le faire paraître un Roi d'Asie: là, comme à Tilsit, il gorgea de diamans tous ceux qui l'approchèrent. Nous lui apprîmes qu'à Dresde il n'avait pas eu un soldat français autour de lui, et que sa Cour parfois n'avait pas été sans inquiétude sur sa personne. Il avait de la peine à nous croire; mais nous l'assurions que c'était un fait, qu'il n'avait eu d'autre garde que les gardes-du-corps saxons. « C'est égal, nous disait-il, » alors j'étais là dans une si bonne famille, » avec de si braves gens, que j'étais sans » risque; tous m'y aimaient; et à l'heure » qu'il est je suis sûr que le bon Roi de » Saxe dit chaque jour un *pater* et un » *ave* pour moi. J'ai perdu, ajoutait-il,



» les destinées de cette pauvre bonne  
 » princesse Auguste, et j'ai eu bien tort.  
 » Revenant de Tilsit, je recus à Marien-  
 » verder un chambellan du Roi de Saxe,  
 » qui me remit une lettre de son maître;  
 » il m'écrivait : Je viens de recevoir une  
 » lettre de l'Empereur d'Autriche qui  
 » me demande ma fille en mariage; je  
 » vous envoie cette lettre pour que vous  
 » me disiez la réponse que je dois faire. »  
 Je serai sous peu de jours à Dresde, fut  
 la réponse de l'Empereur; et à son ar-  
 rivée il condamna ce mariage et l'em-  
 pêcha. « J'ai eu grand tort, répétait-il,  
 » je craignais que l'Empereur François  
 » ne m'enlevât le Roi de Saxe; mais au  
 » contraire, c'est la princesse Auguste  
 » qui m'eût amené l'Empereur François,  
 » et je ne serais pas ici. »

Napoléon, à Dresde, travaillait beau-  
 coup, et Marie-Louise, jalouse de pro-  
 fiter des plus petits loisirs de son époux,  
 sortait à peine pour ne pas les perdre.  
 L'Empereur François, qui ne faisait rien  
 et s'ennuyait tout le jour à courir la ville,  
 ne comprenait rien à cette réclusion du  
 ménage; il s'imaginait que c'était pour  
 se donner de la tenue et de l'importance.  
 L'impératrice d'Autriche cherchait beau-

coup à faire courir Marie-Louise : elle  
 lui peignait son assiduité comme ridi-  
 cule. Elle eût volontiers pris des tons de  
 belle-mère avec Marie-Louise, qui n'é-  
 tait pas disposée à le souffrir, leur âge  
 étant à peu près le même. Elle venait  
 souvent le matin à la toilette de Marie-  
 Louise fureter dans son luxe et sa ma-  
 gnificence : elle n'en sortait jamais les  
 mains vides. « Le règne de Marie-Louise  
 » a été fort court, disait l'Empereur;  
 » mais elle a dû bien en jouir; elle avait  
 » la terre à ses pieds. » L'un de nous s'est  
 permis de demander si l'Impératrice  
 d'Autriche n'était pas l'ennemie jurée  
 de Marie-Louise. « Pas autrement, disait  
 » l'Empereur, qu'une bonne petite haine  
 » de Cour: de la détestation dans le cœur;  
 » mais gazée sous des lettres journalières  
 » de quatre pages, pleines de tendresse  
 » et de cajoleries. »

L'impératrice d'Autriche soignait ex-  
 trêmement Napoléon, avait pour lui une  
 coquetterie toute particulière tant qu'il  
 était présent; mais sitôt qu'il avait le  
 dos tourné, elle ne s'occupait plus qu'à  
 en détacher Marie-Louise, par les insi-  
 nuations les plus méchantes et les plus  
 malicieuses; elle était choquée de ne



pas réussir à prendre quelque empire sur lui. « D'ailleurs elle a de l'adresse et » de l'esprit, disait l'Empereur, et assez » pour embarrasser son mari, qui avait » acquis la certitude qu'elle en faisait » peu de cas. Sa figure était agréable, » piquante, avait quelque chose de tout » particulier; c'était une *jolie petite re-* » *ligieuse.*

» Quant à l'Empereur François, on » connaît sa débonnairété, qui le rend » toujours dupe des intrigans. Son fils » lui ressemblera.

» Le Roi de Prusse, comme caractère » privé, est un loyal, bon et honnête » homme; mais dans sa capacité politi- » que, c'est un homme naturellement » plié à la nécessité; avec lui on est le » maître tant qu'on a la force et que la » main est levée.

» Pour l'Empereur de Russie, c'est » un homme infiniment supérieur à tout » cela: il a de l'esprit, de la grâce, de » l'instruction; est facilement séduisant; » mais on doit s'en défier: il est sans » franchise; c'est un vrai *Grec du Bas-* » *Empire.* Toutefois n'est-il pas sans » idéologie réelle ou jouée; ce ne serait » du reste, après tout, que des teintes

» de son éducation et de son précepteur. » Croira-t-on jamais, disait l'Empereur, » ce que j'ai eu à débattre avec lui: il me » soutenait que l'hérédité était un abus » dans la souveraineté, et j'ai dû passer » plus d'une heure et user toute mon élo- » quence et ma logique à lui prouver que » cette hérédité était le repos et le bon- » heur des peuples. Peut-être aussi me » mystifiait-il; car il est fin, faux, adroit; » il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera » mon véritable héritier en Europe. Moi » seul pouvais l'arrêter se présentant avec » son déluge de Tartares. La crise est » grande et permanente pour le continent » européen, surtout pour Constantinople: » ill'a fort désirée de moi, j'ai été fort cajolé » à ce sujet; mais j'ai constamment fait » la sourde oreille. Cet empire, quelque » délabré qu'il parût, devait demeurer » notre point de séparation à tous deux: » c'était le marais qui empêchait de tour- » ner ma droite. Pour la Grèce, c'est » autre chose! » et après s'être arrêté sur ce pays, il a repris: « La Grèce attend » un libérateur!... Ce serait une belle » couronne de gloire!... Il inscrira son » nom à jamais avec ceux d'Homère, » Platon et Epaminondas!... Je n'en ai